



**VAL
McDERMID**
**LA FUREUR
DANS LE SANG**

UNE ENQUÊTE DE CAROL JORDAN ET TONY HILL

THRILLER

Née en Écosse dans les années 1950, Val McDermid est, à 17 ans, la première élève issue d'une école publique à fréquenter la célèbre université d'Oxford. Elle travaille comme journaliste pendant quinze ans, notamment à Glasgow et à Manchester, avant de vivre de sa plume. Elle est désormais critique de littérature policière pour la presse et participe à des programmes sur BBC Radio 4 et BBC Radio Scotland.

Auteur de trois séries policières d'une grande noirceur, notamment celle mettant en scène l'inspectrice Carol Jordan et le profileur Tony Hill dans *Le chant des sirènes*, *La fureur dans le sang*, *La souffrance des autres*, *La dernière tentation* et *Sous les mains sanglantes*, elle développe dans ses romans ses thèmes de prédilection de femme engagée et féministe.

Elle a reçu de nombreux prix littéraires anglo-saxons, dont le Gold Dagger Award en 1995 pour *Le chant des sirènes*, le Anthony Award pour *Au lieu d'exécution* en 2001, premier polar anglais à remporter cette récompense américaine, et le Barry Award pour *Quatre garçons dans la nuit* en 2004. Elle a reçu le prestigieux Diamond Dagger Award 2010 pour l'ensemble de son œuvre.

La fureur dans le sang

*Du même auteur
aux Éditions J'ai lu*

LES ENQUÊTES DE CAROL JORDAN ET TONY HILL

LA DERNIÈRE TENTATION

N° 7409

LE CHANT DES SIRÈNES

N° 8392

LA SOUFFRANCE DES AUTRES

N° 8672

SOUS LES MAINS SANGLAN TES

N° 9545

LE TUEUR DES OMBRES

N° 6778

AU LIEU D'EXÉCUTION

N° 6779

QUATRE GARÇONS DANS LA NUIT

N° 8025

NOIRS TATOUAGES

N° 8964

SANS LAISSER DE TRACES

N° 9655

FIÈVRE

N° 10311

VAL
McDERMID

La fureur
dans le sang

Traduit de l'anglais par Pascal Loubet



«*Sous les cicatrices inscrites dans la chair,
Le chant ténu du sang s'élève,
Qui apaise des guerres oubliées depuis longtemps.*»

T.S. ELIOT, *Four Quartets*, Burnt Norton

Titre original :
A WIRE IN THE BLOOD

© Val McDermid, 1997

Pour la traduction française :
© Éditions du Masque-Hachette livre, 1998

PROLOGUE

Le meurtre, c'est comme la magie, se disait-il. La rapidité de sa main lui avait permis de passer inaperçu jusque-là, et il en serait toujours ainsi. Il était comme le facteur qui apporte le courrier dans une maison dont les occupants jureraient ensuite n'avoir jamais eu de visite. C'était un savoir-faire ancré en lui comme un pacemaker dans le cœur d'un patient. Sans son pouvoir magique, il serait mort. Ou à peu près.

Rien qu'en la voyant, il sut qu'elle serait la prochaine. Avant même que leurs regards ne se rencontrent, il le savait. De tout temps, dans son dictionnaire personnel, cette combinaison très particulière avait été la définition de la perfection : innocence et maturité, cheveux d'un noir de jais, regard pétillant. Il ne s'était encore jamais trompé. Cet instinct le gardait en vie. Ou à peu près.

Il la regarda l'observer, et sous les murmures pressés de la foule, il entendit résonner la musique dans sa tête. *Jack et Jill sont allés sur la colline chercher un seau d'eau. Jack est tombé et a cassé sa couronne...* Le refrain guilleret s'enfla, explosa et martela son cerveau comme une marée d'équinoxe qui s'abat sur un brise-lames. Et Jill ? Qu'était-il advenu de Jill ? Oh, il savait bien ce qu'il lui était arrivé. Encore, et encore, ressassé comme cette comptine barbare. Mais cela ne suffisait jamais. Il ne s'était jamais tout à fait satisfait d'un châtement proportionné au crime.

C'est pourquoi il en fallait une autre. Et il se tenait là, à la regarder l'observer. Ses yeux lui lançaient des

signaux qui disaient : « Je t'ai remarquée. Trouve le chemin qui mène jusqu'à moi et je m'intéresserai encore un peu plus à toi. » Et elle reçut le message. Elle le reçut cinq sur cinq. Elle était tellement transparente : la vie n'avait pas encore brouillé ses espérances. Un sourire entendu tordit les coins de ses lèvres et elle fit le premier pas sur le long – et pour lui, excitant – chemin d'exploration et de douleur. La douleur, pour lui, n'était pas tout à fait la seule caractéristique nécessaire, mais c'était certainement l'une d'elles.

Elle se fraya un chemin vers lui. Les itinéraires qu'elles choisissaient variaient, remarqua-t-il. Certains étaient directs, téméraires. D'autres tortueux, circonspects, au cas où elles se seraient méprises sur le sens de ce que leur disait son regard. Celle-là choisit la spirale, traçant un cercle de plus en plus resserré, comme si, de ses pieds, elle avait tracé l'intérieur d'une coquille de nautille géante, une Galerie Guggenheim en miniature et aplatie en deux dimensions. Sa démarche était mesurée, déterminée. Elle ne le quittait pas des yeux, comme s'il n'y avait rien eu d'autre entre eux, ni obstacle ni distraction. Même lorsqu'elle se trouvait derrière lui, il sentait son regard, qui correspondait parfaitement à ses attentes.

Cette manière de procéder lui donnait un indice sur elle : elle voulait savourer cette rencontre. Elle voulait le voir sous tous les angles possibles, l'imprimer dans sa mémoire pour toujours, persuadée qu'elle n'aurait pas d'autre occasion de l'étudier d'une façon aussi détaillée. Si on lui avait dit ce que l'avenir lui réservait véritablement, elle se serait évanouie, comme électrisée à cette perspective.

Enfin, son orbite de plus en plus resserrée l'amena à sa portée. Il ne restait plus entre eux que le cercle immédiat des admirateurs, un cercle d'une ou deux personnes. Il fixa son regard dans le sien, y instilla tout son charme et, avec un petit signe de tête poli à ceux qui l'entouraient, fit un pas dans sa direction. Les corps s'écartèrent docilement lorsqu'il prit la parole :

— Très heureux d'avoir fait votre connaissance. Voulez-vous m'excuser ?

Une ombre d'incertitude passa sur le visage de la jeune fille. Fallait-il qu'elle s'en aille, comme eux, ou qu'elle reste sous le feu de son regard magnétique ? Il n'y avait pas d'équivoque, il n'y en avait jamais eu. Elle était captivée, la réalité que lui offrait cette soirée dépassait ses rêves les plus fous.

— Bonsoir, dit-il. Comment vous appelez-vous ?

Elle resta momentanément sans voix, elle n'avait jamais été aussi près d'une célébrité, et était fascinée par ces dents que l'on découvrait rien que pour elle. Pour mieux la manger.

— Donna, bafouilla-t-elle finalement. Donna Doyle.

— C'est un joli nom, dit-il d'une voix douce.

Le sourire qu'il reçut en retour était aussi éclatant que le sien. Parfois, il avait l'impression que c'était trop facile. Les gens entendaient ce qu'ils avaient envie d'entendre, surtout lorsque ce qu'on leur disait ressemblait à un rêve devenu réalité. L'abolition complète de l'incrédulité, voilà ce qu'il parvenait à faire à chaque fois.

Quand les gens venaient à ces soirées, ils s'attendaient à ce que Jacko Vance et tout l'entourage du grand homme se comportent exactement comme à la télé. Par association, quiconque faisait partie du cercle de la célébrité était auréolé de la même lumière. Les gens étaient tant habitués à la sincérité de Vance, si familiers de son honnêteté très publique, qu'il ne leur venait jamais à l'esprit de chercher l'erreur. Pourquoi l'auraient-ils dû, alors que Vance jouissait d'une image si populaire qu'en comparaison, le Bon Roi Wenceslas aurait eu l'air d'Harpagon ? Ils l'écoutaient parler et ils entendaient *Le Petit Jack et le Haricot géant* : Vance ou ses employés plantaient une petite graine, et eux imaginaient déjà leur existence sous la forme d'une fleur qui écloait tout en haut d'un arbre juste à côté du sien.

À cet égard, Donna Doyle était exactement comme tous les autres. À croire qu'elle suivait les instructions d'un scénario qu'il aurait pu écrire pour elle. L'ayant

stratégiquement conduite dans un coin, il fit mine de lui donner une photo dédicacée de Vance la superstar. Puis il sembla se raviser, d'un air si délicieusement naturel qu'on l'aurait cru issu du répertoire de De Niro.

— Mon Dieu, souffla-t-il. Bien sûr. Bien sûr !

L'exclamation avait été l'équivalent verbal d'une claque qu'il se serait assenée sur le front.

Surprise, les doigts à quelques centimètres de ce qu'il avait failli lui offrir, elle fronça les sourcils, sans comprendre.

— Quoi ?

Il eut la petite moue de celui qui se réprimande intérieurement.

— Ne faites pas attention à moi. Je suis désolé, je suis certain que vous avez des projets d'avenir bien plus intéressants que tout ce que nous autres, personnalités superficielles de la télévision, nous pouvons vous offrir.

La première fois qu'il avait utilisé cette phrase, les mains moites, le sang lui battant les tempes, il s'était dit qu'elle était tellement grotesque qu'elle ne parviendrait même pas à berner un ivrogne à deux doigts du coma. Mais il avait eu raison de suivre son instinct, même quand celui-ci l'avait conduit sur la pente d'une ringardise frôlant le crime. Sa première proie, tout comme la suivante, avait immédiatement saisi qu'on lui proposait un projet qu'il ne s'était pas donné la peine de présenter aux personnes insignifiantes croisées l'instant d'avant.

— Que voulez-vous dire ? demanda-t-elle, le souffle suspendu, refusant d'avouer qu'elle le croyait déjà, au cas où elle aurait mal compris et aurait offert le flanc à la honte cuisante d'un malentendu.

Il eut un imperceptible haussement d'épaules, qui pouvait à peine altérer le délicat tombé de son impeccable costume.

— Laissez tomber, dit-il en secouant très légèrement la tête, l'ombre de la déception dans son regard triste et son sourire étincelant désormais évanoui.

— Non, dites-moi.

À présent, on sentait une pointe de désespoir, car tout être, quoi qu'il dise, espère devenir une star. Allait-il vraiment arracher sous ses pieds le tapis volant magique qu'il lui avait fait miroiter et qui devait l'emmener loin de son existence misérable, jusque dans son univers ?

Il eut un regard rapide de part et d'autre pour s'assurer qu'on ne l'écoutait pas, puis il baissa la voix et prit un ton passionné.

— J'ai un projet en route. Vous avez le profil. Vous seriez parfaite. Dès que je vous ai vue, j'ai su que c'était vous. (Un sourire de regret.) En tout cas, maintenant, je peux au moins garder votre image en tête pendant que nous auditionnerons les centaines de candidates pleines d'espoir que les agents nous envoient. Nous aurons peut-être de la chance...

Sa voix mourut. Il avait les yeux humides et chagrins du chiot qu'on abandonne dans un chenil pour les vacances.

— Je ne pourrais pas... Je veux dire, enfin...

Le visage de Donna s'était éclairé, d'abord d'espoir, puis de surprise devant sa propre audace, et enfin rembruni sous la déception tandis qu'elle se persuadait de ne pas aller plus loin.

Il eut un sourire indulgent. Un adulte l'aurait trouvé condescendant, mais elle était trop jeune pour s'en apercevoir.

— Je ne crois pas. Je prendrais un risque énorme. Un projet comme celui-ci, à un stade aussi délicat... Il suffirait d'un mot imprudent dans une oreille indiscreète pour le compromettre commercialement. Et vous n'avez aucune expérience professionnelle, n'est-ce pas ?

Cette vision tentante de ce qu'aurait pu être son avenir souleva une bouillonnante éruption d'espoir et les mots s'entrechoquèrent comme des roches charriées par un torrent de lave. Oui, elle avait reçu des prix de karaoké, elle était une excellente danseuse, aux dires de tout le monde, et elle avait joué la nourrice dans une représentation de *Roméo et Juliette* au club de théâtre.

Il pensait que les établissements scolaires auraient eu plus de jugeote et auraient évité d'agiter les eaux déjà tumultueuses du cœur d'une adolescente en lui proposant des pièces aussi enflammées, mais il se trompait. Ils n'apprenaient jamais rien, les profs. Tout comme ceux dont ils avaient la charge. Les gosses assimilaient peut-être les causes de la Première Guerre mondiale, mais ils ne saisissaient jamais que les clichés sont efficaces parce qu'ils sont le reflet de la réalité. On sait ce qu'on perd, pas ce qu'on gagne. N'accepte jamais de bonbons de la main d'un inconnu.

À en juger par son air aussi pressant qu'empresé, ces avertissements n'avaient jamais résonné à l'oreille de Donna Doyle. Il sourit et reprit :

— Bon, d'accord ! Vous m'avez convaincu ! (Il baissa la tête et la fixa dans les yeux. Il avait pris une voix de conspirateur.) Vous savez garder un secret ?

Elle hocha la tête comme si sa vie en dépendait. Elle ignorait que c'était pourtant le cas.

— Oh, oui ! dit-elle, les yeux brillants, les lèvres entrouvertes sur sa petite langue rose.

Il savait qu'elle avait la bouche de plus en plus sèche. Il savait aussi qu'elle possédait d'autres orifices où tout le contraire était en train de se produire.

Il la considéra d'un regard calculé, dans une évaluation à peine déguisée qu'elle accueillit avec un mélange d'appréhension et de désir aussi intime que celui du scotch et de l'eau.

— Je me demande... commença-t-il, soupirant presque. Pourriez-vous me retrouver demain matin ? À 9 heures ?

Elle fronça un instant les sourcils, puis son visage s'éclaira, d'un regard déterminé.

— Oui, dit-elle, après avoir balayé la pensée des cours qui n'avaient plus alors aucune importance. Oui, c'est possible. Où ?

— Connaissez-vous le *Plaza Hotel* ? (Il fallait qu'il se dépêche, à présent. Les gens commençaient à venir vers eux, dans l'espoir de rallier son influence à leur

cause. Elle hocha la tête.) Il y a un parking souterrain. Vous pouvez y entrer par Beamish Street. Je vous attendrai au niveau 2. Et pas un mot à personne, c'est bien clair? Ni à votre mère, ni à votre père, ni à votre meilleure copine, pas même au chien. (Elle gloussa.) Vous en serez capable?

Il la gratifia du regard curieusement intime du professionnel de la télévision, celui qui convainc les êtres dérangés que le présentateur est amoureux d'eux.

— Niveau 2? 9 heures? interrogea Donna, bien décidée à ne pas gâcher sa seule chance de fuir un morne quotidien.

Elle n'aurait jamais pu se douter qu'avant la fin de la semaine, elle pleurerait, hurlerait et supplierait qu'on le lui rende, ce morne quotidien. Qu'elle serait prête à vendre ce qui resterait de son âme immortelle pour ce morne quotidien. Mais, même si quelqu'un le lui avait dit à cet instant, elle n'aurait pas compris. Pour l'instant, le rêve éblouissant qu'il lui offrait constituait son seul univers. Pouvait-il y avoir perspective plus agréable?

— Et pas un mot, c'est juré?

— Juré, dit-elle solennellement. Croix de bois, croix de fer, si je meurs, je vais en enfer.

PREMIÈRE PARTIE

Tony Hill était allongé dans son lit et regardait un long filet de nuages glisser dans un ciel coquille d'œuf. Dans cet étroit pavillon si ordinaire, une pièce l'avait séduit, la chambre, mansardée, avec ses recoins bizarres et les deux lucarnes qui lui offraient un spectacle quand le sommeil se faisait attendre. Une nouvelle maison, une nouvelle ville, un nouveau départ, mais il avait quand même du mal à perdre conscience pendant huit heures d'affilée.

Rien d'étonnant à ce qu'il n'ait pas bien dormi. Aujourd'hui, c'était le premier jour du reste de sa vie, se rappela-t-il avec un sourire forcé qui plissa la peau autour de ses yeux bleus enfoncés dans un tel nid de rides. Même son meilleur ami n'aurait pas pu dire qu'elles lui étaient venues à force de rire. Il ne riait jamais suffisamment pour cela. Et avoir fait du meurtre l'objet de sa profession lui en avait ôté la capacité.

Le travail était une excuse parfaite, bien entendu. Pendant deux ans, il s'était échiné pour le ministère de l'Intérieur sur une étude de faisabilité destinée à déterminer s'il serait utile ou possible de créer à l'échelle nationale une cellule de travail constituée de profileurs. Elle regrouperait un commando d'hommes formés à la psychologie et capables de travailler sur des affaires complexes et de collaborer avec les enquêteurs pour améliorer le taux et la vitesse de traitement des dossiers. Cette tâche avait exigé tous les talents cliniques et diplomatiques qu'il avait développés au cours des années où il avait travaillé comme psychologue dans

les quartiers de haute surveillance d'hôpitaux psychiatriques.

Il avait ainsi évité de fréquenter les salles où étaient rassemblés les patients, mais cela l'avait exposé à d'autres dangers. Celui de l'ennui, par exemple. Lassé de devoir rester coincé derrière un bureau ou dans des réunions interminables, il s'était laissé séduire et détourner de sa fonction présente pour répondre à une offre alléchante : participer à une enquête sur une affaire qui, même de loin, avait semblé très particulière. Même dans ses cauchemars les plus fous, il aurait été incapable d'imaginer à quel point c'était exceptionnel. Et destructeur.

Il ferma un instant les yeux à ce souvenir qui rôdait toujours aux abords de sa conscience, attendant qu'il baisse sa garde pour s'insinuer en lui. Encore une raison pour laquelle il dormait aussi mal. Imaginer l'impact de ses rêves ne pouvait guère lui donner envie de sombrer dans le sommeil et de se livrer aux mains de son subconscient.

Le nuage glissa hors de sa vue comme un poisson paresseux, et Tony roula hors de son lit pour descendre à la cuisine d'un pas titubant. Il versa de l'eau dans le réservoir de la cafetière, remplit le niveau intermédiaire d'un café odorant sorti du freezer et en vissa le couvercle avant de la poser sur le gaz. Il songea à Carol Jordan, comme il le faisait probablement un matin sur trois quand il se préparait du café. C'est elle qui lui avait offert cette lourde cafetière italienne en aluminium, une fois l'affaire close.

— Tu ne vas plus aller au bar pendant un moment, avait-elle dit. Au moins, comme ça, tu pourras te faire un *espresso* convenable chez toi.

Il n'avait pas vu Carol depuis des mois. Ils n'avaient même pas saisi l'occasion de fêter sa promotion au poste d'inspecteur-chef, ce qui montrait bien à quel point leurs chemins s'étaient séparés. Au début, après qu'il était sorti de l'hôpital, elle était venue lui rendre visite dès que le rythme effréné de son travail lui en

laissait le temps. Progressivement, ils s'étaient l'un et l'autre rendu compte que chaque fois qu'ils étaient ensemble, le spectre de l'enquête rôdait, jetant une ombre ténébreuse sur tout ce qui aurait pu exister entre eux. Il comprit que Carol était mieux à même que la plupart des gens d'interpréter ce qu'elle voyait en lui. Il ne pouvait tout simplement pas affronter le risque de s'ouvrir à une personne susceptible de le rejeter en réalisant à quel point il avait été contaminé par son travail.

Si cela s'était produit, ses chances de continuer à fonctionner normalement auraient été minces. Et s'il n'avait plus fonctionné, il n'aurait pu poursuivre son travail. Et c'était trop important pour y renoncer. Il contribuait à sauver des vies humaines. Il était doué pour cela, il était probablement l'un des meilleurs de tous les temps, parce qu'il comprenait véritablement le côté ténébreux de sa tâche. Risquer son emploi aurait été la chose la plus irresponsable à faire, surtout maintenant que reposait entre ses mains tout l'avenir du service qu'il venait de créer : la Cellule Nationale de Profilage Criminel.

Ce que certains percevaient comme des sacrifices étaient en réalité des bénéfiques, se répéta-t-il fermement en versant son café. Il avait l'autorisation de faire la seule et unique chose qu'il exécutait à la perfection, et on le payait pour cela. Un sourire las glissa sur son visage. Seigneur, il en avait, de la chance !

Shaz Bowman comprenait parfaitement pourquoi les gens commettent un meurtre. Cette révélation n'avait rien à voir avec son emménagement dans une nouvelle ville ou le job qui l'y avait amenée, mais tout avec les plombiers qui avaient installé l'alimentation en eau dans cette ancienne demeure victorienne d'industriel transformée en appartements indépendants. Les entrepreneurs avaient consciencieusement exécuté leur travail en préservant le caractère du bâtiment et en évitant d'édifier des cloisons qui auraient modifié

les proportions idéales des spacieuses pièces. À l'œil nu, l'appartement de Shaz était parfait, de bout en bout, jusqu'aux portes-fenêtres qui donnaient sur un petit jardin privatif.

Des années estudiantines de partage d'appartements aux moquettes collantes et aux baignoires crasseuses, suivies de celles où elle avait logé dans un appartement de fonction de la police, puis dans un studio au loyer exorbitant, dans l'ouest de Londres, avaient fait naître chez Shaz le désir irréprouvable de trouver l'occasion d'utiliser l'expression « fière de son intérieur ». Mais ce tableau idyllique avait volé en éclats le premier matin où elle avait dû se lever de bonne heure pour aller travailler.

L'œil trouble et à demi consciente, elle avait fait couler la douche suffisamment longtemps pour qu'elle parvienne à la bonne température. Elle s'était glissée sous le puissant jet d'eau en levant les mains dans un geste d'étrange adoration. Son grognement de plaisir s'était brusquement transformé en un hurlement tandis que l'eau passait de sa confortable chaleur de liquide amniotique à la brûlure cuisante d'un millier de seringues hypodermiques. Elle s'était ruée hors de la cabine de douche, se tordant un genou en dérapant sur les dalles, le tout en jurant avec une facilité qu'elle devait à ses trois ans passés dans la police de Londres.

Sans voix, elle avait fixé le jet de vapeur dans le coin de la salle de bains où elle se tenait encore quelques secondes auparavant. Puis, tout aussi soudainement, la vapeur s'était dissipée. Prudemment, elle avait tendu une main sous l'eau. Elle était revenue à la température idéale. Centimètre par centimètre, hésitante, elle s'était remise sous la douche. Laisant échapper un souffle qu'elle avait inconsciemment retenu, elle avait tendu la main vers le shampooing. Elle avait à peine commencé à le faire mousser qu'une averse hivernale et glacée lui criblait les épaules. Cette fois, elle aspira assez de shampooing pour ajouter au concert matinal d'effets sonores le bruit d'une quinte de toux nauséuse.

Il ne lui avait pas fallu longtemps pour comprendre que son supplice était causé par les ablutions d'un autre. Elle était censée être inspecteur de police, après tout. Mais le comprendre ne l'avait pas rendue plus heureuse pour autant. Le premier jour de son nouveau travail : et voilà qu'au lieu de se sentir calme et équilibrée après une longue douche reposante, elle était furieuse et exaspérée, les nerfs en pelote, les muscles du cou tendus par une promesse de migraine.

— Génial ! grommela-t-elle en ravalant des larmes dues à l'émotion plus qu'au shampoing qui lui piquait les yeux.

Shaz s'avança à nouveau sous la douche et la ferma d'un coup de poignet rageur. La bouche serrée, elle se mit en devoir de se faire couler un bain. La tranquillité n'était plus l'une des options possibles de la journée, mais il fallait encore qu'elle rince la mousse de ses cheveux pour ne pas arriver dans les locaux de la toute nouvelle cellule dans cet état. Aucun chat doté d'un peu de dignité n'aurait osé se présenter ainsi à sa maîtresse. Cela allait être suffisamment éprouvant pour les nerfs sans avoir à se demander en plus de quoi elle avait l'air.

Tandis qu'elle s'accroupissait dans la baignoire et se plongeait la tête dans l'eau, Shaz tenta de recouvrer l'état d'impatience qui l'habitait encore à son lever.

Tu as de la chance d'être là, ma petite, se dit-elle. Tous ces connards qui ont posé leur candidature et toi qui n'as même pas eu besoin de remplir le dossier pour qu'on te prenne. Choisie personnellement. Tu fais partie de l'élite. Toutes ces années de travail de merde à encaisser les saloperies avec un sourire, ça a fini par payer. Les cow-boys de la cafétéria assis sur leurs fesses, c'est eux qui vont devoir encaisser la merde, maintenant. Pas comme toi, inspecteur Shaz Bowman. Officier de la Cellule Nationale de Profilage Criminel.

Comme si cela ne suffisait pas, elle allait travailler aux côtés du maître incontesté de ce mystérieux mélange d'instinct et d'expérience. Le Dr Tony Hill, licencié en Sciences (Londres), docteur en philosophie

(Oxford), profileur des profileurs, auteur du manuel de référence britannique sur les serial-killers. Si Shaz avait adoré les héros, Tony Hill aurait trôné tout en haut de son panthéon personnel de divinités. De fait, elle aurait fait de grand cœur tous les sacrifices nécessaires pour avoir l'occasion de se creuser la cervelle et d'apprendre son art. Mais elle n'avait eu à renoncer à rien. Cela lui était tombé tout cuit dans le bec.

Le temps qu'elle ait fini de sécher ses cheveux bruns courts, le fait de réfléchir à la chance de sa vie qui l'attendait avait apaisé sa colère, mais pas son énervement. Shaz se força à se concentrer sur la journée à venir. Elle laissa négligemment tomber la serviette sur le rebord de la baignoire, puis se regarda dans le miroir, ignorant les taches de rousseur de ses pommettes et son petit nez busqué, passant sur la ligne droite de lèvres trop minces pour promettre beaucoup de sensualité, et se concentra sur ce que tout le monde remarquait immédiatement chez elle.

Elle avait des yeux extraordinaires. Leurs iris d'un bleu sombre mêlé de taches intenses et plus claires semblaient capter la lumière comme les facettes d'un saphir. Ce regard bleu incisif paralysait les gens sur place comme de la colle extra-forte. Shaz avait l'impression que cette particularité avait rendu son ancien patron si mal à l'aise qu'il avait été ravi à la perspective de la muter, en dépit d'un dossier professionnel regorgeant d'un nombre d'arrestations et d'inculpations digne d'un inspecteur expérimenté, alors qu'elle était la bleue de l'équipe du CID, la section des enquêtes criminelles.

Elle n'avait rencontré qu'une seule fois son nouveau chef. Sans trop savoir pourquoi, elle ne pensait pas que Tony Hill serait du tout cuit. Et que trouverait-il s'il parvenait à se glisser sous ces défenses bleu glacier ? Avec un frisson d'inquiétude, Shaz se détourna du regard impitoyable du miroir et se mordilla le coin du pouce.

L'inspecteur-chef Carol Jordan reprit l'original sur la photocopieuse, ramassa la copie sur le plateau et traversa le bureau paysagé de la crime pour regagner son coin, sans rien adresser d'autre qu'un aimable « Salut, les gars » aux deux inspecteurs matinaux déjà en poste à leur place. Elle présuma qu'ils n'étaient arrivés si tôt que pour faire bonne impression sur elle. Pauvres garçons !

Elle referma énergiquement la porte derrière elle et s'avança vers son bureau. Le rapport criminel original retourna dans son dossier et fut placé dans le casier « sortie ». La photocopie rejoignit quatre autres notes de service similaires de la veille dans une chemise qui résidait en permanence dans son attaché-case quand il ne traînait pas sur son bureau. Cinq, décida-t-elle, constituait la masse critique. Le moment était venu d'agir – Elle jeta un coup d'œil à sa montre. – mais pas tout de suite.

Le seul autre objet qui occupait sa table était un long mémo du ministère de l'Intérieur. Dans cette langue laconique auprès de laquelle Tarantino paraît monotone, il annonçait le lancement officiel de la Cellule Nationale de Profilage Criminel. « Sous la supervision du commandant Paul Bishop, la cellule sera dirigée par un psychologue clinique du ministère de l'Intérieur, le profileur senior Tony Hill. Au début, la cellule sera constituée de six inspecteurs expérimentés qui seconderont le Dr Hill et le commandant Bishop selon les directives du ministère de l'Intérieur. »

— Ça aurait pu être moi, soupira Carol.

Elle n'avait pas été officiellement invitée. Mais elle savait qu'il lui aurait suffi de demander. Tony Hill avait voulu qu'elle fasse partie de l'équipe. Il l'avait vue travailler de près et il lui avait dit plus d'une fois qu'elle avait une tournure d'esprit idéale pour l'aider à rendre la nouvelle cellule performante. Mais ce n'était pas aussi simple que cela. Le seul cas sur lequel ils avaient travaillé ensemble avait été difficile et s'était révélé catastrophique sur le plan personnel pour l'un comme

pour l'autre. Et ses sentiments envers Tony Hill étaient encore trop compliqués pour qu'elle se réjouisse à la perspective de devenir son bras droit dans d'autres affaires qui seraient probablement aussi émotionnellement épuisantes et intellectuellement délicates que la précédente.

Néanmoins, elle avait été tentée. Puis il y avait eu cette nouvelle. Une promotion aussi rapide dans une brigade nouvellement créée, ce n'était pas une occasion qu'elle pouvait se permettre de laisser passer. L'ironie du sort, c'est que cette proposition était survenue grâce à la même chasse au serial-killer. John Brandon était l'adjoint au directeur de la crime de Bradfield qui avait eu le culot de faire venir Tony Hill et de nommer Carol comme officier de liaison. Et quand il avait été promu directeur de la nouvelle brigade, il avait voulu qu'elle le suive. *Il n'aurait pas pu trouver meilleur moment*, songea-t-elle avec une légère pointe de regret malgré elle. Elle se leva et fit trois pas, seul effort à fournir pour traverser son bureau et regarder, plus bas, les quais que des gens arpentaient d'un air occupé à Dieu sait quoi.

Au départ, Carol avait appris son métier dans la police de Londres, puis dans celle de Bradfield, deux dinosaures animés par le flot continu d'adrénaline secrété par la délinquance urbaine. Mais à présent, elle se trouvait au fin fond de l'Angleterre, dans l'*East-Yorkshire Police* dont, comme l'avait ironiquement fait remarquer son frère Michael, le sigle, EYP, ressemblait à la manière qu'avaient les bouseux du coin de se saluer en faisant « Ey-up ». Ici, les fonctions d'un inspecteur-chef ne le conduisaient pas à jongler avec des affaires de meurtres, de fusillades, de guerres des gangs, d'agressions à main armée ou de trafic de drogue à grande échelle.

Dans les villes et villages de l'East-Yorkshire, la délinquance ne manquait pas. Mais c'étaient toujours des délits mineurs. Ses inspecteurs et sergents étaient plus que capables de s'en occuper, même dans les petites villes de Holm et de Traskham ou dans le port de Sea-

ford où elle était basée. Ses officiers ne voulaient pas d'elle dans leurs pattes. Après tout, qu'est-ce qu'une fille des villes comme elle pouvait connaître au vol de bétail ? Ou à la contrefaçon des bordereaux de chargement de fret ? Par ailleurs, ils savaient tous parfaitement que lorsque la nouvelle inspecteur-chef était arrivée, elle s'était moins intéressée à ce qui se passait qu'à cataloguer ceux qui étaient à la hauteur et ceux qui n'en fichaient pas une rame, ceux qui picolaient et ceux qui s'en abstenaient. Et ils avaient bien raison. Cela lui prenait plus de temps qu'elle n'aurait cru, mais elle était en train de peindre progressivement un portrait de son équipe et de déterminer qui était capable de quoi.

Carol soupira de nouveau en ébouriffant d'une main ses cheveux blonds déjà hirsutes. Ce n'était pas une mince affaire, même si la plupart de ces rustres du Yorkshire avec qui elle travaillait luttait contre le conditionnement selon lequel une femme ne pouvait pas être prise au sérieux dans le rôle d'un chef. Elle se demanda – et ce n'était pas la première fois – si l'ambition l'avait conduite à commettre une grossière erreur en menant sa carrière prometteuse dans un cul-de-sac.

Elle haussa les épaules et se détourna de la fenêtre, puis elle ressortit le dossier de son attaché-case. Elle avait peut-être décliné la possibilité de rentrer dans la cellule de profilage, mais avoir travaillé avec Tony Hill lui avait déjà appris quelques petits trucs. Elle savait à quoi ressemble la signature d'un serial-killer. Elle espérait simplement qu'elle n'aurait pas besoin d'une équipe de spécialistes pour en traquer un.

L'une des portes battantes s'ouvrit un instant. Une femme, dont le visage était immédiatement reconnaissable par 78 % des foyers anglais (d'après les derniers sondages d'audience) et dont les hauts talons chantaient à tue-tête les louanges de jambes qui auraient pu poser pour une publicité de collants, entra d'un pas décidé dans la salle de maquillage.

— ... et je n'ai rien sur quoi passer mes nerfs, alors dis à Trevor d'inverser deux et quatre sur le planning,

OK? fit-elle en jetant un coup d'œil par-dessus son épaule.

Betsy Thorne la suivait en hochant calmement la tête. Elle avait l'air beaucoup trop saine pour avoir une place à la télé: des cheveux sombres semés çà et là de fils argentés, maintenus par un bandeau qui dégagait un visage d'un caractère tout britannique. Les yeux intelligents d'un chien de berger, l'ossature d'un cheval de course pur-sang et le teint rose.

— Pas de problème, dit-elle d'une voix en tout point aussi chaleureuse et caressante que celle de sa compagne.

Elle nota quelque chose sur son bloc-notes.

Micky Morgan, présentatrice et seule vedette possible de *Midi Morgan*, émission d'information-débat de deux heures qui servait de locomotive à la mi-journée pour la chaîne privée, fonça droit sur ce qui était manifestement son siège habituel. Elle s'y installa, repoussa ses cheveux d'un blond de miel et examina d'un œil critique son visage dans le miroir tandis que la maquilleuse la revêtait d'une blouse de protection.

— Marla, mais tu es revenue! s'exclama Micky d'un ton aussi ravi que son regard. Dieu merci. Je priais le ciel que tu sois à l'étranger pour ne pas être obligée de voir à l'écran ce qu'ils font de moi quand tu n'es pas là. Je t'interdis formellement de reprendre des vacances!

— Tu déconnes, Micky, sourit Marla.

— C'est à ça qu'on la paie, dit Betsy en se penchant sur la tablette à côté du miroir.

— Pas moyen de trouver des gens compétents, de nos jours, dit Micky sans desserrer les lèvres, tandis que Marla commençait à étaler du fond de teint sur sa peau. Un bouton est prêt à sortir sur la tempe droite, ajouta-t-elle.

— Prémenstruel? demanda Marla.

— Et moi qui pensais être la seule à pouvoir repérer ça à des kilomètres, fit Betsy.

— C'est la peau. L'élasticité diminue, dit Marla d'un air absent, totalement absorbée par sa tâche.

— *Le conducteur*, dit Micky. Relis-le-moi encore une fois, Bets.

Elle ferma les yeux pour se concentrer et Marla en profita pour s'occuper des paupières.

Betsy consulta son bloc.

— Suite aux dernières révélations d'un tabloïd sur un secrétaire d'État surpris dans un lit qui n'était pas le sien, nous demandons : « Qu'est-ce qui pousse une femme à devenir une maîtresse ? » (Elle débita la liste des invités tandis que Micky l'écoutait attentivement. Arrivée au dernier, elle sourit.) Tu vas adorer ça : Dorien Simmonds, ta romancière préférée. La maîtresse professionnelle, qui soutient qu'être une maîtresse n'est pas seulement merveilleusement amusant, mais aussi un service social à rendre à toutes les épouses exploitées qui doivent continuer à subir l'épreuve du sexe conjugal alors que cela les fait suer depuis longtemps.

— Brillant, gloussa Micky. Cette bonne vieille Dorien ! À ton avis, qu'est-ce qu'elle ne ferait pas pour vendre un bouquin ?

— Elle est simplement jalouse, dit Marla. Les lèvres, s'il te plaît, Micky.

— Jalouse ? demanda doucement Betsy.

— Si Dorien Simmonds avait un mari comme celui de Micky, elle ne brandirait pas l'étendard des maîtresses, dit Marla d'un ton assuré. Elle est seulement verte de n'avoir jamais réussi à décrocher un numéro comme Jacko. Note bien, qui ne le serait pas ?

— Mmm, ronronna Micky.

— Mmm, renchérit Betsy.

Il avait fallu des années à la machinerie publicitaire pour imprimer dans les consciences de la nation le couple Micky Morgan & Jacko Vance aussi profondément que le *fish & chips* ou Lennon & McCartney. Le mariage des deux célébrités avait atteint des records d'audience et ne pourrait jamais être dissous. Même les journaux qui répandaient les pires ragots avaient renoncé à essayer.

L'ironie du sort, c'est que la terreur de ces mêmes journaux était à l'origine de leur relation. La rencontre de Betsy avait chamboulé la vie de Micky à une époque où sa carrière commençait à grimper vers les sommets. Arriver si rapidement aussi haut que Micky ne pouvait se faire sans réunir une imposante collection d'ennemis allant des envieux venimeux aux rivales écartées de feux de la rampe qu'elles considéraient comme leur dû.

Comme il n'y avait pas grand-chose à reprocher professionnellement à Micky, tous avaient jeté leur dévolu sur sa vie privée. Au début des années 80, le *chic lesbien* n'avait pas encore été inventé. Pour les femmes, plus que pour les hommes, être homosexuel était encore la manière la plus rapide de faire l'expérience du maquis. Dans les quelques mois qui avaient suivi l'abandon de son existence hétérosexuelle pour tomber amoureuse de Betsy, Micky avait compris ce que ressentent les bêtes traquées.

La solution avait été radicale et parfaitement efficace. Micky tenait Jacko sous la main. Elle eut de la chance – comme toujours – de le trouver, se dit-elle en regardant son reflet d'un air approbateur.

Parfaite.

Tony Hill considéra d'un regard circulaire l'équipe qu'il avait lui-même recrutée et éprouva un instant une pointe de compassion. Ils pensaient qu'ils allaient entrer dans ce nouvel univers sérieux les yeux grands ouverts. Les flics ne se voyaient jamais comme des innocents en goguette. Ils avaient trop l'habitude de la vie. Ils avaient tout vu, tout fait, trop bu et gerbé sur leur T-shirt. Tony était là pour enseigner à une demi-douzaine de flics qui croyaient déjà tout savoir qu'il existait des horreurs inimaginables capables de les réveiller en hurlant la nuit. Il était là pour leur apprendre à prier. Pas pour obtenir le pardon, mais la guérison. Quoi qu'ils pensent, aucun d'entre eux n'avait choisi en connaissance de cause de rejoindre la

Cellule Nationale de Profilage Criminel. Et il en était bien conscient.

Aucun d'eux à l'exception, peut-être, de Paul Bishop. Quand le ministère de l'Intérieur avait donné son feu vert au projet, Tony avait tiré toutes les sonnettes possibles – et même quelques-unes impossibles – pour faire en sorte que le chef, côté police, soit quelqu'un informé de la gravité de la fonction qu'il endossait. Il avait agité le nom de Paul Bishop devant les yeux des politiciens comme une carotte devant le museau d'une mule obstinée, en leur rappelant à quel point Paul passait bien à la télévision. Et cela n'avait pas suffi. Il avait fallu qu'il souligne que même les pisse-copies les plus cyniques de Londres montraient un peu de respect pour l'homme qui avait mené avec succès la traque des prédateurs qu'ils avaient surnommés le Violeur d'Inter-rail et l'Assassin de Métroland. Après de telles enquêtes, Tony ne doutait pas que Paul connût exactement la nature des cauchemars qui les attendaient.

D'un autre côté, la gratification qu'ils en retireraient était extraordinaire. Quand cela marcherait bien, quand, grâce à leur travail, on parviendrait à coffrer quelqu'un, ces officiers de police éprouveraient une extase inconnue jusqu'alors. Savoir que vos efforts avaient permis de mettre un assassin en prison était une sensation puissante. C'était encore plus exaltant que de se rendre compte du nombre de vies que vous avez sauvées, parce que vous projetiez une lumière qui éclairait le chemin à suivre pour vos collègues. C'était merveilleux, mais savoir ce que le criminel avait déjà commis atténuait ce plaisir. Et d'une manière ou d'une autre, il fallait qu'il leur communique également cette satisfaction.

Pour l'instant, la parole était à Paul Bishop, il accueillait les participants et donnait les grandes lignes du programme de formation que Tony et lui avaient esquissé ensemble.

— Nous allons vous faire connaître les différentes étapes du procédé de profilage, vous donner les bases

nécessaires pour que vous puissiez développer cette compétence en vous, dit-il.

C'était un cours accéléré de psychologie, inévitablement superficiel, mais qui couvrait l'essentiel. S'ils avaient fait un choix judicieux, leurs apprentis prendraient chacun leur essor dans leur direction préférée, élargiraient l'éventail de leurs lectures, s'intéresseraient à d'autres spécialistes et se bâtiraient une compétence dans les domaines particuliers du profilage qui les intéressaient.

Tony jeta un regard circulaire sur ses nouveaux collègues. Tous passés par la section des enquêtes criminelles, tous diplômés sauf un. Un sergent et cinq agents, dont deux femmes. Regards avides, bloc-notes ouverts, stylos en alerte. Ils étaient très malins, tous. Ils savaient que s'ils réussissaient ici et que la cellule se développait, ils pourraient aller jusqu'au sommet en profitant de leur élan.

Son regard ferme passa au-delà d'eux. Une partie de lui aurait aimé que Carol Jordan soit de l'équipe, qu'elle y contribue par ses justes analyses et ses intuitions perspicaces, tout en balançant de temps à autre une salve d'humour pour déridier une ambiance parfois morose. Mais son bon sens lui disait qu'il y aurait suffisamment de problèmes comme cela pour ne pas y ajouter une complication.

S'il avait dû parier sur n'importe lequel d'entre eux et décider lequel allait devenir le genre de vedette qui lui ferait regretter les talents de Carol, il aurait choisi celle dont les yeux étincelaient d'un feu glacé. Sharon Bowman. Comme les meilleurs chasseurs, elle était capable de tuer si c'était nécessaire.

Tout comme il l'avait déjà fait lui-même.

Tony balaya cette pensée et se concentra sur les paroles de Paul, attendant son signal. Quand Paul hocha la tête, Tony prit sa suite en douceur.

— Il faut deux ans au FBI pour former ses agents au profilage criminel, dit-il en se radossant sur son siège pour donner à l'assistance l'impression qu'il était calme

et détendu. Ici, nous procédons différemment. (Il y eut une note acerbe dans sa voix.) Nous allons recevoir nos premières affaires dans six semaines. Dans trois mois, le ministère de l'Intérieur attend de nous que nous travaillions à plein régime.

» Ce que vous allez devoir faire pendant cette période de six semaines, c'est assimiler une montagne de théorie, apprendre une série de protocoles longs comme le bras, acquérir une maîtrise complète du logiciel que nous avons fait élaborer exprès pour notre cellule, et cultiver une compréhension instinctive de certains membres de notre espèce qui sont, comme le disent les médecins, complètement barjots. (Il sourit brusquement devant leurs visages sérieux.) Des questions ?

— Est-ce qu'il est trop tard pour démissionner ?

Les yeux électriques de Bowman étincelaient de l'humour qui était absent de sa voix pince-sans-rire.

— Les seules démissions acceptées sont celles signées par le médecin légiste.

Cette réponse ironique était venue de Simon McNeill. Diplômé en psychologie de Glasgow, quatre ans de service dans la police du Strathclyde, se rappela Tony, rassuré de pouvoir se souvenir des noms et des antécédents de tous sans devoir faire trop d'efforts.

— Exact, dit-il.

— Et la folie ? demanda une autre voix.

— Bien trop utile pour la laisser filer, dit Tony à celui qui avait parlé. Je suis heureux que vous ayez soulevé la question, d'ailleurs, Sharon. Cela me fournit une transition parfaite vers ce dont je veux parler pour commencer aujourd'hui.

Son regard passa d'un visage à l'autre, attendant que son sérieux se reflète dans chacun d'eux. Étant habitué à adapter sa personnalité et son comportement aux circonstances, il n'aurait pas dû être étonné de la facilité à les manipuler, mais il en fut néanmoins surpris. S'il faisait correctement son travail, ce serait nettement plus difficile d'y parvenir d'ici à deux mois.

Une fois qu'ils furent attentifs, il jeta une chemise de notes sur la tablette fixée à son fauteuil et s'en désintéressa.

— L'isolation, commença-t-il. L'aliénation. Les choses les plus difficiles à supporter. Les êtres humains sont grégaires. Nous sommes des animaux qui vivent en troupes. Nous chassons en hordes, nous célébrons les événements heureux en groupe. Privez quelqu'un de tout contact humain et son comportement en est altéré. Vous allez apprendre beaucoup de choses sur cette question durant les mois et les années à suivre. (Il avait capté leur attention, désormais. Le moment était venu d'assener le coup de grâce.) Je ne parle pas des serial-killers. Je vous parle de vous.

» Vous avez travaillé à la section des enquêtes criminelles. Vous êtes des flics qui ont réussi, vous vous êtes coulés dans le moule, vous avez utilisé le système. C'est pour cela que vous êtes ici. Vous avez l'habitude de l'ambiance de camaraderie du travail d'équipe. Quand vous obtenez un résultat, vous avez toujours eu une bande de copains pour fêter avec vous la victoire autour d'un pot. Quand tout tourne en eau de boudin, c'est la même bande qui est venue compatir. C'est un peu comme une famille, sauf que c'est une famille sans grand frère pour vous consoler ni tatie qui vous demande quand vous allez vous marier. (Il remarqua les hochements de tête et les tressaillements qui indiquaient l'approbation. Comme il s'y attendait, il y en avait eu moins chez les femmes que chez les hommes. Il fit une brève pause et se pencha en avant.)

» Vous venez de connaître un deuil collectif. Vos parents sont morts et vous ne pourrez jamais, plus jamais retourner chez vous. Votre seul et unique foyer, votre seule et unique famille, c'est ici. (Il les tenait, maintenant, plus captivés qu'aucun roman policier n'avait pu les tenir. Le sourcil droit de Bowman se haussa dans une expression étonnée, mais à part cela, ils restèrent tous impassibles.) Les meilleurs profiteurs ont probablement plus de choses en commun

avec les serial-killers que le reste de l'humanité. Parce que les serial-killers sont eux aussi d'excellents profiteurs.

» Un assassin dresse le profil de sa victime. Il doit apprendre comment regarder une galerie marchande remplie de gens et trouver la seule personne qui fera une bonne victime. S'il choisit la mauvaise, c'est terminé pour lui. Aussi ne peut-il pas plus se permettre de commettre des erreurs que nous. Comme nous, il commence à travailler consciemment en triant les gens par des séries de critères, mais progressivement, s'il est doué, il y parvient d'instinct. Et c'est la compétence que je veux que vous acquériez.

Pendant un moment, sa parfaite maîtrise de soi diminua alors que des images importunes se rassemblaient dans son esprit. Il était le meilleur, il le savait, à présent. Mais il avait payé un prix très élevé pour le découvrir. Il réussissait à rejeter l'idée de devoir renouveler ce paiement tant qu'il était sobre. Ce n'était pas par hasard que Tony n'avait presque pas bu un verre durant la plus grande partie de l'année.

Se ressaisissant, Tony s'éclaircit la voix et se redressa sur son siège.

— Très vite, vos existences vont changer. Vos priorités vont être aussi bouleversées que Los Angeles durant un tremblement de terre. Croyez-moi, quand vous passez vos jours et vos nuits à vous projeter dans l'intérieur d'un esprit programmé pour tuer jusqu'à ce que la mort ou l'incarcération l'en empêchent, vous découvrez brusquement que des choses qui vous semblaient jusque-là importantes sont complètement frivoles. Vous verrez que c'est dur de s'indigner des chiffres du chômage quand vous considérez les activités d'un être qui, au cours des six derniers mois, a rayé plus de gens des listes que le gouvernement. (Son sourire cynique fut pour son auditoire le signal de relâcher des muscles qu'ils avaient gardés bandés pendant les dernières minutes.) Ceux et celles qui n'ont jamais fait ce genre de travail ne savent pas de quoi il s'agit.

» Chaque jour, vous repassez en revue les indices, pour la quarante-septième fois, vous raclez les fonds de tiroirs pour trouver quelque chose que vous avez manqué. Vous regardez, impuissants, une piste qui vous semblait brûlante refroidir comme le cœur d'un junkie. Vous aimeriez bien secouer un peu les témoins qui ont vu l'assassin, mais qui ne se souviennent de rien le concernant, parce que personne ne leur avait dit d'avance que l'une des personnes qui sont venues faire le plein à leur station-service une nuit trois mois auparavant était un serial-killer. Un policier qui considère votre boulot comme un tissu de conneries ne voit pas pourquoi votre vie ne devrait pas être aussi intenable que la sienne, alors il donne votre numéro de téléphone aux maris, épouses, amants, enfants, parents, bref: tous ceux qui espèrent vous soutirer une miette d'espoir.

» Et comme si ça ne suffisait pas, vous avez les médias sur le dos. Et c'est là que l'assassin remet ça.

Leon Jackson, qui avait réussi à sortir du ghetto noir de Liverpool pour rejoindre la police de Londres grâce à une bourse d'Oxford, alluma une cigarette. Au déclic de son briquet, les deux autres fumeurs du groupe s'emparèrent des leurs.

— Ça a l'air un peu froid, dit-il en passant un bras derrière le dossier de sa chaise.

Tony ne put s'empêcher d'éprouver un peu de pitié. Plus ils jouaient les durs, plus ils tombaient de haut.

— Un peu froid? Glacial, oui, dit Tony. Voilà, c'est comme ça que les gens de l'extérieur vous voient. Et vos anciens collègues? Quand vous tomberez sur ceux que vous avez laissés derrière vous, croyez-moi, ils commenceront à remarquer que vous êtes devenus un petit peu bizarres. Vous ne faites plus partie de la bande, et ils vont commencer à vous éviter parce que vous avez une drôle d'odeur. Puis, quand vous travaillerez sur une affaire, vous vous retrouverez transplantés dans un environnement étranger et il y aura des gens qui n'ont pas envie de vous avoir à leurs côtés sur le dossier. Ce sera inévitable. (Il se pencha à nouveau en avant,

comme courbé pour résister au vent glacé des souvenirs.) Et ils n'auront pas peur de vous le faire savoir.

Tony lut de la supériorité dans la grimace de Leon. En tant que Noir, se dit-il, Leon pensait probablement qu'il avait déjà connu cela : du coup, se sentir rejeté ne lui faisait pas peur. Ce dont il ne se rendait certainement pas compte, c'est que ses chefs avaient tenu à donner un exemple d'intégration réussie. Ils avaient été très clairs à ce sujet auprès des officiers et il y avait donc des chances pour que Leon n'ait jamais subi de rejets aussi pénibles que ce qu'il croyait.

— Et ne pensez pas que les grosses légumes vous soutiendront quand vous serez dans la merde, continua Tony. Ils ne feront rien. Ils vous adoreront pendant, disons, deux jours, puis quand ils verront que vous ne soulagez pas leurs tracas, ils commenceront à vous prendre en grippe. Plus vous mettrez de temps à résoudre une affaire de crime en série, pire ce sera. Et les autres inspecteurs vous éviteront, parce que vous serez affligés d'une maladie contagieuse appelée l'échec. La vérité est peut-être quelque part, mais vous ne l'avez pas découverte, et en attendant, vous êtes un lépreux.

» Oh, et puis aussi, ajouta-t-il, presque comme une arrière-pensée. Quand ils épingleuront ce salaud grâce au mal que vous vous serez donné, ils ne vous inviteront même pas au pot pour fêter ça.

Le silence était tellement intense qu'il entendit le sifflement du tabac qui se consumait dans la cigarette de Leon. Tony se leva et rejeta en arrière ses cheveux noirs bouclés qui tombaient sur son front.

— Vous pensez sûrement que j'exagère, reprit-il. Croyez-moi, je n'ai fait qu'effleurer la surface du tableau : c'est encore pire. Si vous ne pensez pas que ce travail est fait pour vous, si vous doutez de votre décision, il est encore temps de partir. Personne ne vous le reprochera. On ne vous en voudra pas, vous n'aurez pas à avoir honte. Vous n'avez qu'à dire un mot au commandant Bishop. (Il regarda sa montre.) Pause-café. Dix minutes.

Il ramassa son dossier et prit bien garde de ne pas les observer pendant qu'ils repoussaient leurs chaises et se dirigeaient en désordre vers la porte pour gagner la machine à café dans la plus grande des trois pièces qu'une administration déjà en manque de place leur avait cédées à contrecœur. Quand il leva enfin les yeux, Shaz Bowman était adossée au mur près de la porte et attendait.

— Vous avez des doutes, Sharon ? demanda-t-il.

— Je déteste qu'on m'appelle Sharon, dit-elle. Les gens qui veulent une réponse optent pour Shaz. Je voulais juste vous dire qu'il n'y a pas que les profileurs qui sont traités comme de la merde. Dans ce que vous avez raconté, il n'y a rien de pire que ce que les femmes doivent affronter toute la journée dans ce travail.

— C'est ce qu'on m'a dit, répondit Tony en pensant inévitablement à Carol Jordan. Si c'est vrai, vous autres, les femmes, aurez un avantage dans cette partie.

Shaz eut un sourire narquois et se détacha du mur, satisfaite.

— Vous n'aurez qu'à me regarder faire, dit-elle en pivotant sur ses talons et en passant la porte d'un pas aussi souple et silencieux que celui d'une panthère.

Jacko Vance se pencha en avant par-dessus la fragile petite table et fronça les sourcils. Il désignait du doigt l'agenda ouvert.

— Tu vois ça, Bill ? Je suis déjà pris pour courir le semi-marathon dimanche. Et après, on tourne lundi et mardi, je fais le lancement d'une boîte à Lincoln mardi soir – tu y viens, au fait, hein ? (Bill acquiesça et Jacko reprit :) J'ai des réunions cul à cul tout le mercredi et il faut que je rentre dans le Northumberland pour mon travail bénévole. Je ne vois vraiment pas comment je pourrais les caser.

Il se laissa aller sur le tissu à rayures de l'inconfortable banquette de la caravane de la production avec un soupir.

— C'est tout le problème, Jacko, dit calmement son producteur en remuant les deux cafés au lait écrémé

qu'il préparait dans le coin cuisine. (Bill Ritchie produisait *Vance Chez Vous* depuis assez longtemps pour savoir qu'il ne servait pas à grand-chose d'essayer de faire changer sa vedette d'avis une fois qu'elle avait pris sa décision. Mais cette fois, il subissait assez de pressions de la part de ses chefs pour tenter le coup.) Ce documentaire est censé donner l'impression que tu es occupé, le message, c'est : « Voici un type fantastique, qui a une vie professionnelle débordée, et pourtant, il trouve le temps de se consacrer aux œuvres de bienfaisance, alors pourquoi pas vous ? »

Il posa les tasses sur la table.

— Je suis désolé, Bill, mais c'est impossible. (Jacko prit sa tasse et frémit : elle était brûlante. Il la reposa précipitamment.) Quand est-ce qu'on va pouvoir obtenir une machine à café convenable, ici ?

— Si ça ne tenait qu'à moi, jamais, répondit Bill avec un air faussement sévère. Un café dégueulasse, c'est la seule chose sûre pour te faire oublier tes idées fixes.

Jacko secoua la tête d'un air dépité, reconnaissant qu'il s'était fait prendre.

— OK. Mais je ne suis quand même pas d'accord. Je ne veux pas d'une équipe de cameramen qui me colle aux basques en plus des tournages habituels. Et d'une. Ensuite, je ne fais pas dans la bienfaisance pour m'en vanter ensuite durant les téléthons en prime-time. Et de deux. Et puis les pauvres gens malades avec qui je passe mes soirées sont au stade terminal et ils n'ont pas besoin qu'on leur fourre une caméra sous le nez. Et de trois.

» Je serai ravi de faire quelque chose pour le téléthon, peut-être avec Micky, mais je ne veux pas que les gens auprès de qui je travaille soient exploités pour qu'on puisse culpabiliser les téléspectateurs et leur extorquer trois-quatre patates de plus.

Bill leva les mains pour reconnaître qu'il était vaincu.

— Comme tu voudras. Tu veux leur dire toi-même ou c'est moi qui dois le faire ?

— Tu veux bien, Bill ? Ça m'épargnera cette peine.

Le sourire de Jacko était aussi éclatant qu'un rayon de soleil qui passe entre deux nuages noirs, aussi prometteur que l'heure précédant un premier rendez-vous amoureux. Il était imprimé dans l'esprit des téléspectateurs comme un souvenir de tiercé gagnant. Les femmes faisaient l'amour à leurs maris avec encore plus d'entrain parce qu'elles avaient sous les paupières les yeux sensuels et la bouche séduisante de Jacko. Les adolescentes trouvaient brusquement un objet à leurs rêveries vaguement érotiques. Les vieilles dames en étaient gâteuses sans se rendre compte que c'était la cause de leur mélancolie inexplicable et inassouvie.

Les hommes l'appréciaient aussi, mais pas parce qu'ils le trouvaient sexy. Les hommes aimaient Jacko Vance parce qu'il était, malgré tout, un type bien de chez eux, un des leurs. Il avait remporté les championnats d'Angleterre, puis les Jeux du Commonwealth et les championnats d'Europe avant de finir avec une médaille d'or et le record du monde de lancer de javelot. L'or olympique semblait alors inévitable pour le chéri des pages sportives. Mais une nuit, alors qu'il rentrait d'une manifestation sportive à Gateshead, Jacko avait rencontré en route une dense nappe de brouillard sur l'A1. Il n'avait pas été le seul.

Les journaux du lendemain avaient chiffré l'accident entre vingt-sept et trente-cinq véhicules dans ce carambolage multiple. La sensation, cependant, ne résidait pas dans les six morts. La sensation, c'était l'héroïsme tragique dont avait témoigné Jacko Vance, *golden boy* du monde sportif britannique. En dépit des multiples contusions et des trois côtes brisées que lui avait causées le choc initial, Jacko avait rampé hors de sa voiture écrabouillée et sauvé deux enfants d'une voiture quelques secondes avant qu'elle ne parte en flammes. Après les avoir déposés sur le talus, il était retourné vers l'amas de ferraille et avait tenté de libérer un routier coincé entre son volant et la portière enfoncée de son camion.

Le grincement du métal s'était transformé en un hurlement suraigu lorsque la pression accumulée avait fait

s'affaisser le toit de la cabine. Le chauffeur n'avait aucune chance. Et le bras tendu de Jacko non plus. Il avait fallu trois insoutenables heures aux pompiers pour le désincarcérer du tas de ferraille qui avait écrasé ses chairs et réduit ses os en bouillie. Le pire est qu'il était presque toujours resté conscient. Repousser les limites de la douleur n'avait pas de secret pour les athlètes de haut niveau.

On annonça que la croix de Saint-George lui avait été décernée le lendemain du jour où les médecins lui avaient ajusté sa première prothèse. C'était une piètre consolation pour la destruction du rêve qui avait été au cœur de sa vie pendant une dizaine d'années. Mais l'amertume n'avait pas pris le dessus sur son habileté naturelle. Il savait à quel point les médias sont inconstants. Son esprit s'échauffait encore au souvenir des gros titres qu'il avait endurés lorsqu'il avait échoué à sa première tentative pour gagner le titre européen. JACK S'ÉTALE ! avait été le coup de poignard le moins cruel pour l'homme qui était la veille encore le DIEU DU STADE.

Il savait qu'il devait capitaliser au plus vite sur sa gloire, sans quoi il serait rapidement oublié et deviendrait avant l'heure un sujet pour les rubriques du genre « Que sont-ils devenus ? ». Aussi avait-il fait appel à quelques connaissances bien placées, renoué avec Bill Ritchie et fini par obtenir la place de commentateur pour les Jeux Olympiques, ceux-là mêmes où il aurait dû monter sur la plus haute marche du podium. En même temps, il avait œuvré pour se faire une réputation d'infatigable volontaire pour les organisations de bienfaisance, d'homme qui ne permet jamais à sa célébrité de l'empêcher d'aider des gens moins chanceux que lui.

Désormais, il était arrivé plus haut que tous les crétiens si pressés de l'enterrer. À force de charme et de suaves paroles, il était arrivé au premier rang des commentateurs sportifs avec une maestria tellement impitoyable que certaines de ses victimes ne se rendaient toujours pas compte qu'il leur avait coupé les jarrets

d'une manière parfaitement calculée. Une fois consolidé son personnage, il avait commencé à présenter une émission de débats qui avait connu des sommets d'audience pendant trois ans ! Et quand, la quatrième année, l'audimat l'avait rétrogradé à la troisième place, il avait abandonné le principe de l'émission et lancé *Vance Chez Vous*.

L'émission prétendait être spontanée. En fait, l'arrivée de Jacko au beau milieu de ce que les attachés de presse appelaient « des gens ordinaires vivant des existences ordinaires » était invariablement orchestrée avec toute la planification méticuleuse d'une visite royale, mais sans la publicité qui va avec. Sinon, il aurait attiré des foules plus nombreuses que n'importe quel membre de la discréditée Maison de Windsor. Surtout s'il était arrivé avec son épouse.

Et malgré cela, ce n'était pas suffisant.

Carol paya les cafés. C'était l'un des privilèges de son rang. Elle pensa refuser de sortir sa contribution pour les biscuits au chocolat sous prétexte que personne n'avait besoin de trois KitKats pour tenir durant une réunion avec leur chef. Mais elle savait que cela aurait été mal interprété, aussi assumait-elle la dépense en grimaçant un sourire. Elle conduisit les troupes qu'elle avait choisies avec soin dans un coin tranquille de la cafétéria coupé du reste de la salle par un bosquet de palmiers en plastique.

Le sergent Tommy Taylor, l'agent Lee Whitbread et l'agent Di Earnshaw l'avaient tous impressionnée par leur intelligence et leur détermination. L'avenir lui prouverait peut-être le contraire, mais elle aurait volontiers parié sur ces trois officiers pour la prochaine promotion à la section d'enquêtes criminelles du commissariat central de Seaford.

— Je ne vais pas essayer de prétendre que c'est une petite conversation entre amis destinée à nous connaître mieux les uns les autres, annonça-t-elle en partageant les biscuits entre les trois.

Di Earnshaw la regarda avec des yeux qui ressemblaient à deux cassis émergeant d'un pudding, envieuse de la façon dont sa nouvelle chef réussissait à avoir l'air élégant dans un tailleur en lin encore plus chiffonné que l'attifement d'un clochard, alors qu'elle avait l'air mal fagotée avec sa jupe et son chemisier achetés dans un grand magasin et impeccablement repassés.

— Dieu merci, fit Tommy tandis qu'un sourire apparaissait lentement sur son visage. Je commençais à m'inquiéter d'avoir hérité d'une patronne qui comprendrait pas le rôle crucial de la Tetley Bitter dans le fonctionnement de la crime.

— Je viens de Bradfield, vous avez oublié ? répondit Carol avec un sourire forcé.

— C'est pour ça qu'on était inquiets, madame, répliqua Tommy.

Lee étouffa un ricanement qui se transforma en quinte de toux.

— Je suis désolé, madame, bafouilla-t-il.

— Vous allez l'être, plaisanta Carol. J'ai un boulot pour vous trois. J'ai bien regardé les mains courantes depuis que je suis arrivée et je suis un peu inquiète du nombre élevé de feux inexplicables et d'enquêtes pour incendies criminels que nous avons sur les bras. J'ai repéré cinq enquêtes le mois dernier et quand j'ai vérifié du côté des hommes en tenue, j'ai découvert qu'il y avait une demi-douzaine d'autres feux inexplicables.

— Il se passe toujours des trucs comme ça sur les quais, dit Tommy en haussant ses grosses épaules sous un blouson en soie trop large qui n'était plus à la mode depuis deux ans.

— Je m'en rends compte, mais je me demandais s'il n'y avait pas autre chose. J'en conviens, un ou deux incendies, ça fait partie de la routine, mais je me demande s'il n'y a pas autre chose là-dessous.

Carol laissa sa réflexion en suspens pour voir si quelqu'un embrayerait dessus.

— Quelqu'un qui joue avec les allumettes, vous voulez dire, madame ? dit Di Earnshaw d'un ton aimable, mais avec une expression qui frôlait l'insolence.

— Un pyromane, oui.

Il y eut un instant de silence. Carol réalisa qu'elle savait ce qu'ils pensaient. La police de l'East-Yorkshire était peut-être une nouvelle entité, mais ces officiers avaient géré leur district selon l'ancien régime. Ils faisaient partie des meubles, tandis qu'elle était la nouvelle venue, brûlant d'envie de se faire mousser à leurs dépens. Et ils ne savaient pas s'ils devaient monter dans le train ou le faire dérailler. D'une manière ou d'une autre, il fallait qu'elle les persuade qu'elle était l'étoile vers laquelle devait se diriger leur convoi.

— On trouve des constantes, dit-elle. Locaux vides, heure matinale. Écoles, petits ensembles industriels, hangars. Rien de trop important, aucun endroit où il pourrait y avoir un veilleur de nuit pour vous mettre des bâtons dans les roues. Mais c'est sérieux quand même. De gros incendies, à chaque fois. Ils ont causé beaucoup de dégâts et les compagnies d'assurances doivent dérouiller plus qu'elles ne le souhaitent.

— Personne n'a parlé d'un pyromane déchaîné, remarqua calmement Tommy. En général, les pompiers nous le disent s'ils pensent qu'il y a quelque chose de pas clair.

— C'est soit ça, soit c'est le torchon du coin qui nous sonne les cloches, renchérit Lee, la bouche pleine de son deuxième KitKat.

Maigre comme un clou malgré tous ces biscuits et trois sucres dans son café, nota Carol. C'en était un à surveiller pour son hyperactivité nerveuse.

— Dites que je suis difficile si vous voulez, mais je préfère que ce soit nous qui menions l'enquête, pas les pompiers ni les pisse-copies du coin, dit froidement Carol. L'incendie criminel n'est pas un petit délit. Comme le meurtre, il a des conséquences épouvantables. Et comme pour le meurtre, il y a tout un éventail de mobiles potentiels. Fraude, destruction de

preuves, élimination de la concurrence, vengeance, dissimulation d'un autre délit, pour ce qui est du côté "logique" du répertoire. Et à l'autre bout, le côté barge, nous avons ceux qui agissent pour l'excitation que ça leur procure ou pour le plaisir sexuel. Comme les serial-killers, ils possèdent pratiquement toujours leur propre logique interne et ils pensent que le reste de la population la comprend.

» Heureusement pour nous, les meurtres en série sont beaucoup moins courants que les incendies criminels à répétition. Les assureurs affirment qu'un quart des feux qui surviennent en Grande-Bretagne sont allumés volontairement. Imaginez qu'un quart des décès soient des meurtres.

Taylor avait l'air de se faire suer. Lee Whitbread la fixait d'un regard vide, une main à mi-chemin vers son paquet de cigarettes devant lui sur la table. Di Earnshaw fut la seule à sembler voir un intérêt à apporter sa contribution à la conversation.

— J'ai entendu dire que le taux d'incendies criminels est un indice de la prospérité économique d'un pays. Plus il y en a, pire est l'économie. Eh bien, on a beaucoup de chômeurs par ici, dit-elle d'un air détaché.

— Et c'est quelque chose que vous devriez garder en tête, dit Carol en hochant la tête d'un air approbateur. Bon, maintenant, voici ce que je veux. Qu'on passe au peigne fin les mains courantes des six derniers mois pour voir ce qu'on en ressort. Je veux que les victimes soient à nouveau interrogées pour vérifier s'il existe le moindre facteur commun évident, la même assurance, par exemple. Répartissez-vous le travail entre vous. J'irai causer au commandant des pompiers avant qu'on se réunisse à nouveau dans... disons trois jours ? Très bien. Des questions ?

— Je pourrais m'occuper du commandant des pompiers, dit Di Earnshaw d'un air empressé. J'ai déjà eu affaire à lui.

— Merci de vous proposer, Di, mais plus vite j'aurai fait sa connaissance, mieux je me porterai.

Les lèvres de Di Earnshaw semblèrent se rétracter en signe de désapprobation, mais elle se contenta de hocher la tête.

— Ça veut dire que vous voulez qu'on laisse tomber nos autres dossiers? demanda Tommy.

Carol eut un sourire aussi aiguisé qu'un pic à glace. Elle n'avait jamais été très tendre pour les petits malins.

— Oh, je vous en prie, sergent, soupira-t-elle. Je connais votre charge de travail. Comme je vous l'ai dit au début de cette conversation, c'est de Bradfield que je viens. Seaford n'est peut-être pas une grande ville, mais ce n'est pas non plus une raison pour opérer à l'allure d'un garde-champêtre. (Elle se leva et vit leur expression défaite.) Je ne suis pas venue ici pour me fâcher avec quiconque. Mais je le ferai si je le dois.

» Si vous pensez que je suis une sale conne pénible, regardez-moi faire. Si dur que vous bosserez, j'en ferai exactement autant. Je voudrais qu'on soit une équipe. Mais il faudra qu'on joue selon mes règles.

Sur ce, elle partit. Tommy Taylor se gratta la joue.

— On est prévenus. Tu la trouves toujours baisable, Lee?

— À condition d'avoir envie de jouer les castrats après, fit Di Earnshaw avec une moue.

— Je crois pas que ça donnerait tellement envie de chanter, dit Lee. Quelqu'un veut le dernier KitKat?

Shaz se frotta les yeux et se détourna de l'écran de l'ordinateur. Elle était venue de bonne heure pour trouver le temps de réviser en vitesse le premier cours de la veille sur le logiciel. Le fait de trouver Tony au travail sur l'un des autres terminaux avait été un plus. Il avait eu l'air étonné de la voir arriver à 7 heures à peine passées.

— Et moi qui croyais être le seul insomniaque acharné de boulot! avait-il dit en guise de salut.

— Je suis nulle en informatique, avait-elle répondu d'un ton bourru en essayant de ne pas montrer qu'elle était bien contente de l'avoir à elle toute seule. J'ai tou-

jours eu besoin de bosser deux fois plus pour être au niveau.

Tony avait haussé vivement les sourcils. Les flics n'avouaient généralement pas leurs faiblesses à quelqu'un de l'extérieur. Soit Shaz Bowman était encore plus atypique qu'il ne l'avait pensé, soit il avait lui-même fini par perdre son statut d'intrus.

— Je croyais que tous les gens en dessous de trente ans étaient des virtuoses dans ce domaine, avait-il dit aimablement.

— Désolée de vous décevoir. Je n'étais pas là le jour où les fées ont distribué ce don, avait-elle répliqué. (Elle s'était assise devant son écran en remontant les manches de son pull.) D'abord, rappelle-toi le mot de passe, avait-elle murmuré en se demandant ce qu'il pensait d'elle.

Chez Shaz Bowman, deux forces bouillonnaient sous la surface calme et la gouvernaient chacune à tour de rôle. D'un côté, la peur de l'échec la rongait, minant tout ce qu'elle était et tout ce qu'elle accomplissait. Quand elle se regardait dans la glace, elle ne voyait jamais les aspects positifs, mais seulement la minceur des lèvres et le manque de dessin de son nez. Quand elle passait en revue ce qu'elle avait fait, elle ne voyait que les occasions où elle avait échoué, les sommets qu'elle n'avait pas réussi à gravir.

La force opposée, c'était l'ambition. D'une certaine manière, depuis qu'elle avait commencé à formuler les buts qui l'animaient, ces objectifs avaient rétabli en elle l'assurance et diminué ses côtés vulnérables avant qu'ils ne deviennent un handicap. Quand son ambition menaçait de basculer vers l'arrogance, la peur intervenait au moment crucial et lui permettait de rester humaine.

La mise en route de la cellule avait si parfaitement coïncidé avec la direction que prenaient ses rêves, qu'elle ne pouvait s'empêcher d'y sentir la main du destin. Ce qui ne voulait pas pour autant dire qu'elle pouvait se laisser aller. Selon ses plans de carrière à long terme, Shaz devrait briller plus que quiconque au sein

de la cellule. L'une de ses tactiques pour y parvenir consistait à pénétrer dans le cerveau de Tony Hill comme une cambrioleuse et à en extraire jusqu'au dernier lambeau de savoir qu'elle pourrait y trouver, tout en le forçant insidieusement à baisser sa garde afin qu'il lui fournisse son aide en cas de besoin.

Dans ce but, et aussi parce qu'elle était terrorisée à l'idée que sans cela elle ne pourrait suivre et se ridiculiserait devant un groupe qu'elle croyait fermement meilleur qu'elle, elle enregistrait tous les cours et les réécoutait dès que possible. Et voilà que la chance venait de lui offrir une occasion de plus sur un plateau d'argent.

Shaz avait froncé les sourcils et fixé l'écran, suivant chaque étape du laborieux travail consistant à remplir un procès-verbal, puis elle s'était mise en devoir d'en comparer les caractéristiques à celles de toutes les autres affaires déjà enregistrées dans l'ordinateur. Quand Tony s'était discrètement levé, elle avait vaguement perçu le mouvement, mais elle s'était forcée à continuer de travailler. La dernière chose qu'elle voulait, c'était qu'il pense qu'elle essayait de s'insinuer dans ses bonnes grâces.

L'intensité de la concentration qu'elle s'était imposée était suffisante pour qu'elle ne le remarque pas quand il était revenu par la porte derrière son bureau, jusqu'au moment où son subconscient avait perçu une faible odeur masculine qu'elle avait identifiée comme la sienne. Il lui avait fallu toute sa volonté pour ne pas réagir. Elle avait continué à taper sur son clavier jusqu'à ce que la main de Tony apparaisse dans son champ de vision et pose un gobelet de café et un feuilleté sur son bureau.

— Il est temps de faire une pause, non ?

Elle s'était frotté les yeux et avait abandonné son écran.

— Merci, dit-elle.

— Je vous en prie. Quelque chose n'est pas clair ? Je peux reprendre avec vous, si vous voulez.

Malgré tout, elle se retint. Ne saute pas trop vite dessus, se répéta-t-elle. Elle ne voulait pas utiliser son crédit auprès de Tony Hill tant qu'elle n'en avait pas absolument besoin et, de préférence, pas avant d'être en mesure de lui offrir quelque chose d'utile en échange.

— Ce n'est pas que je ne comprenne pas, dit-elle. C'est juste que je ne fais pas confiance aux ordinateurs.

Tony sourit, ravi de cette réaction butée et défensive.

— Vous faites partie de ceux qui demandent empiriquement la preuve que deux et deux font bien quatre ?

Elle éprouva une pointe de ravissement, rapidement réprimé, en voyant qu'elle l'amusait. Elle prit le feuilleté et ôta le couvercle du café.

— J'ai toujours adoré les preuves. Pourquoi croyez-vous que je suis devenue flic ?

Tony eut un demi-sourire connaisseur.

— Je pourrais me pencher sur le sujet. C'est moins une question de preuves que d'épreuves, le domaine que vous avez choisi.

— Pas vraiment. C'est un domaine qui a déjà été défriché. Les Américains travaillent dessus depuis tellement longtemps qu'ils ont non seulement des manuels, mais aussi des films sur la question. Nous, il nous a simplement fallu une éternité pour nous y mettre, comme d'habitude. Mais vous êtes l'un de ceux qui ont ouvert la voie, alors nous n'avons plus rien à prouver.

Elle prit une énorme bouchée de feuilleté et hocha la tête de contentement en savourant la gelée d'abricot qui glaçait la pâte.

— Ne croyez pas ça, dit Tony en retournant à son terminal. Le retour de manivelle est déjà arrivé. Il a fallu assez longtemps à la police pour reconnaître que nous pouvions être très utiles, mais déjà la presse qui nous traitait, nous autres profileurs, comme des dieux il y a quelques années, est en train de parler de nos défauts. Ils ont fait toute une montagne de nous, alors maintenant, ils nous en veulent de ne pas être à la hauteur de tout un tas d'attentes qu'ils ont eux-mêmes créées.

— Je n'en suis pas si sûre, dit Shaz. Les gens ne se souviennent que des grands succès. L'affaire que vous avez élucidée à Bradfield l'an dernier¹. Le profil était exact en tous points. La police a su très précisément où chercher quand l'hallali a sonné. (Sans prendre garde à l'expression glaciale qu'avait prise Tony, elle continua avec enthousiasme :) Vous allez nous faire un cours sur ça ? On a déjà entendu toutes les rumeurs, mais il n'y a aucun document sur la question, même si vous avez évidemment rédigé un rapport.

— Nous n'aborderons pas cette affaire, dit-il froidement.

Shaz leva vivement les yeux et se rendit compte que son empressement l'avait compromise. Elle avait tout gâché, cette fois, et en beauté.

— Excusez-moi, dit-elle en baissant la voix. Je me suis laissé emporter, et le tact, comme la diplomatie, je l'ai oublié depuis longtemps.

Crétine, se morigéna-t-elle mentalement. *S'il avait suivi la thérapie dont il avait besoin après ce cauchemarlà, la dernière chose dont il avait envie, c'était de tout étaler devant un auditoire avide de détails croustillants, même s'il prétendait n'être animé que d'un légitime intérêt scientifique.*

— Vous n'avez pas à vous excuser, Shaz, dit Tony d'un ton las. Vous avez raison, c'est une affaire clé. Nous ne l'aborderons pas, parce que je ne peux pas en parler sans avoir l'impression d'être cinglé. Il faudra que vous m'en excusiez. Peut-être qu'un jour, vous tomberez sur une affaire qui vous fera le même effet. Mais pour votre bien, j'espère sincèrement que non, ajouta-t-il.

Il baissa les yeux sur son feuilleté et le considéra comme s'il s'agissait d'un objet extraterrestre avant de le repousser, oubliant son appétit comme aurait dû être oublié le passé.

1. Voir *Le Chant des sirènes*, Éditions J'ai lu, n° 8392.

lymphatique et enfin, dans des souffrances affreuses, sa moelle épinière. Il avait passé de nombreuses nuits à son chevet, parfois à parler, d'autres à lui tenir silencieusement la main. Il adorait la sensation de pouvoir que la proximité de ces morts en sursis lui procurait. Eux s'en allaient, lui restait, au faîte de la gloire. Phyllis Gates était morte depuis longtemps, mais son frère jumeau Terry était toujours en vie et en bonne santé. Il devait toujours tenir son stand au marché.

Terry vendait des outils. Neufs et d'occasion. Terry le créditait des seuls moments de bonheur que sa sœur avait connus dans les dernières semaines de sa vie. Terry aurait marché sur des charbons ardents pour lui. Terry penserait que dire au jury qu'il lui avait vendu l'étau quelques années plus tôt seulement était le moins qu'il puisse faire pour rembourser sa dette.

Vance se redressa et écarta les bras comme un héros qui accepte l'adulation d'une foule. Il avait trouvé la solution. Il était pour ainsi dire libre. *Vraiment, le meurtre, c'est comme la magie.* Et un jour, Tony Hill allait l'apprendre à ses dépens. Vance pouvait à peine attendre.



8391

Composition
Chesteroc Ltd

Achevé d'imprimer en Slovaquie
par NOVOPRINT
le 2 octobre 2011.

Dépôt légal octobre 2011.
EAN 9782290089231

ÉDITIONS J'AI LU
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris
Diffusion France et étranger : Flammarion